

Crédit photo Thierry Prouteau

Mon Général

Marcel Zang

Théâtre

Mon Général

Tragi-comédie en trois actes

PERSONNAGES

AUGUSTIN dit « Mon Général » ou « Gus »: travailleur immigré camerounais.

SAID : travailleur immigré algérien, collègue d'Augustin.

BELINGA dit « DILLINGER » : proxénète africain, ami d'Augustin

ABRAHAM dit « LINCOLN » : intellectuel africain, ami d'Augustin

MBARGA : travailleur immigré camerounais, ami d'Augustin

SUZY : prostituée européenne, 1ère petite amie de Dillinger

CHANTAL : prostituée européenne, 2nde petite amie de Dillinger

La scène a lieu à Paris.

Mon Général

PROLOGUE

Dans le noir.

LA VOIX DE SAID *(avec des rires au début).* Ecoute cette histoire, mon frère. Tu vas rigoler et tu vas comprendre. C'est une bonne blague de chez nous. Et c'est pas des conneries, je t'assure. Ecoute bien. Donc il y a six bonhommes perdus dans le désert : deux Blancs, deux Juifs et deux Arabes. Ils ne savent plus quoi faire, ils sont perdus, perdus… Puis arrive un génie, un bon gros génie qui leur dit avec sa grosse voix : « les gars, je vois que vous êtes perdus, mais vous pouvez demander tout ce que voulez et je vous l'offre, puis j'offre le double à son frère de race ». Alors il y a un Blanc qui demande toute l'intelligence du monde, et le génie lui offre toute l'intelligence du monde, puis il offre à l'autre Blanc le double de l'intelligence du monde. Quand arrive le tour des Juifs, il y a un qui demande toute la richesse du monde, et le génie lui offre toute la richesse du monde, puis à l'autre Juif le double de la richesse du monde. Puis vient maintenant le tour des Arabes. Et là… Sur la tête de ma mère !... Et là Mohamed dit à Abdou de demander d'abord. Mais Abdou ne veut pas commencer, et il dit à Mohamed toi vas-y d'abord ; et ça dure, et ça dure… Alors le génie il a en marre et il désigne Abdou de force. « Toi d'abord ! », Il lui crie comme ça avec sa grosse voix. Du coup Mohamed se frotte les mains, parce qu'il est tout content de ne pas commencer, sachant qu'il aura deux fois plus qu'Abdou. Mais, avec un petit sourire malin et méchant et sa petite voix de pédé, Abdou dit au génie : « Je veux qu'on me crève un œil. »

(Rire.) Putain, la salope ! Augustin, t'as vu ça ? T'as vu cet enculé ? Je te l'avais bien dit qu'elle était marrante, cette histoire ; et puis ça fait réfléchir là-dedans. C'est une blague de chez nous, en Algérie et au Maroc. Tu as vu comment ils sont les Arabes ? Il ne veut pas que son frère il soit bien, qu'il soit mieux que lui ; il préfère crever. Ils sont comme ça, comme je te dis, rien à enlever, même pas un cheveu. Et faut pas croire, tu rigoles mais les Noirs ils sont exactement pareils, tout comme les Arabes. C'est pour cela que nous sommes dans la merde et que nous serons tout le temps niqués si nous ne changeons pas. C'est Saïd qui te le dit.

ACTE 1

A Paris, dans une chambre de bonne.

Une table, des chaises, une tenture, un poste de télé, une radio, un vieil électrophone et un drapeau tricolore français pendant le long du mur, à côté d'un poster du général de Gaulle et celui d'un soldat africain harnaché dans un uniforme de « tirailleur sénégalais ».

Scène 1

La scène s'ouvre avec « Lili Marleene » chanté par Marlène Dietrich – qui deviendra à peine audible dès les premiers échanges de parole.

Assis sur une chaise contre le mur, dans la chambre pauvrement éclairée, en complet veston, un chapeau sur la tête, un Noir est absorbé par la lecture d'un journal hippique, une cigarette fumant entre les doigts. C'est Dillinger. Peu après, de derrière la tenture grise cachant sans doute un lit, un autre Noir – Augustin - en sort tout en boutonnant la braguette de son pantalon. Il paraît beaucoup plus âgé que ses trente-cinq ans, le corps tassé, l'air maussade, penaud, le geste lent. Une jeune femme – Suzy - le suit, un pan de sa mini-jupe coincé dans son slip, mâchant un chewing-gum. Elle attrape son sac à main, en sort un petit miroir et un bâton de rouge à lèvres, puis elle entreprend de se maquiller. L'homme assis sur sa chaise se redresse et pose un regard sur le couple.

DILLINGER. Alors, mon général ? C'a été ?

SUZY *(haussant les épaules).* Pff, tu parles !

DILLINGER. On t'a sonné ? (*Puis à l'homme.)* Ho ! Augustin ? Ne me dis pas que tu ne lui as pas mis la dose.

La fille ne peut se retenir de pouffer. Augustin baisse la tête, puis se laisse silencieusement tomber sur une chaise autour de la table.

DILLINGER *(repliant son journal).* Gus, ça va ?

AUGUSTIN *(allumant une cigarette, la main tremblante).* Oui, ça va.

DILLINGER. T'es sûr que ça va ?

SUZY *(tout en rangeant son attirail et avec un rire).* Mais t'as pas compris qu'il ne bande pas, ce pédé !

DILLINGER. C'est un frère, tu ne parles pas de lui comme ça.

SUZY. Mais Dillinger, je ne te dis que la vérité. J'y suis pour rien, moi. Si tu ne me crois pas, t'as qu'à lui demander, il te le dira bien.

DILLINGER. C'est mon frère, et tu ne traites pas mon frère de pédé, c'est tout. Et puis d'abord il n'y a pas de pédé chez nous.

SUZY *(se cambrant et se filant une tape sur la fesse).* C'est ça ! Cause à mon cul. En attendant il ne bande pas, ton frère. Si je l'avais su avant je ne me serais pas donné tout ce mal.

DILLINGER *(se levant et se penchant sur Augustin).* Gus ? Gus ?... *(Le secouant par une épaule.)* Gus, dis-moi, elle ne te plait pas, cette fille ?

AUGUSTIN. Si, si… Mais ce n'est pas ça.

DILLINGER. C'est quoi alors ? Pourquoi tu te compliques la vie ? Tu la sors et tu lui casses ça. Tu ne vas tout de même pas payer pour rien.

SUZY *(allumant une cigarette).* Vous me faites rigoler, les mecs ! Avec quoi il va me la mettre ? Hein ? J'aimerais bien voir ça. Même avec une pompe à vélo il ne pourra rien casser. Il ne bande pas, je t'ai dit.

DILLINGER *(menaçant la fille du doigt).* Suzy, tu la fermes. (*Un temps.*) Gus ? Gus ?... Augustin ? Mon général ? Général, tu ne veux pas refaire un tour ? Tu as tous les droits quand tu payes, tu sais. Allez, vas-y, oublie ce qui s'est passé et essaie encore.

SUZY *(tout en enfilant ses bas, assise sur une chaise).* Mais Dillinger, fous-lui donc la paix ! T'as pas compris qu'il pourra faire tous les tours du monde qu'il veut, il ne cassera rien du tout, même pas une noix. *(Mastiquant et faisant claquer son chewing-gum, puis avec désinvolture.)* Quand ça ne bande pas, ça ne bande pas, et moi je prends mes cliques et mes claques, et hop !... That's all, folks !

Dillinger pivote, détend la jambe et fauche la chaise. La fille se plante le cul par terre.

SUZY *(avec placidité.)* Tu sais, Dillinger, t'es qu'un pauvre taré… un foutu con de trou de merde de taré… Un petit taré raté de mec tu es, fils de pute !

DILLINGER *(tendant une main à la fille).* Allez, lève-toi, bébé. C'est rien. Viens … Ca va ?

SUZY *(chancelant debout).* Non, ça ne va pas du tout, parce que tu m'as fait mal, pauvre con ! T'es qu'un foutu con de trou de négro de taré ! Un trou de serrure de trou de merde ! C'est tout ce que t'es, Dillinger. Tu me refais ce coup-là et je te coupe le sifflet, à tel point que tu ne pourras même pas faire ça à ta propre mère.

DILLINGER. Tu n'es pas ma sœur. Et ne parle pas de ma mère, ce n'est pas une blanchette.

SUZY. N'empêche que tu devrais me respecter un peu plus. Je ne demande pas grand-chose, juste me respecter un peu plus. Je ne suis pas ta bonniche. Et sans moi… Et puis viens, on se tire d'ici. Ca me fait mal aux miches et des hallucinations quand ça ne bande pas.

L'homme cale son chapeau, puis se tourne vers Augustin.

DILLINGER. Bon, Général, on va y aller comme c'est comme ça. Toi-même tu as vu comment j'ai été réglo. Un frère c'est un frère. Mais les affaires aussi sont les affaires. Alors on fait comme on a dit, hein ? Comme tu n'as pas d'argent maintenant, tu me payeras quand tu toucheras. C'est quand tu veux. Tu m'as dit que c'était quand ?

AUGUSTIN. Dans deux jours. Mais tu n'en parles à personne.

DILLINGER. De quoi ?

AUGUSTIN. Le jour de ma paye. Personne d'autre ne doit le savoir.

DILLINGER. Tu ne me fais plus confiance ?

AUGUSTIN. Si. Mais bon, tu sais…

DILLINGER. Ne t'inquiète donc pas.

AUGUSTIN. Est-ce que… est-ce que je peux encore essayer ?

DILLINGER. Ah, mais voilà !... Bien sûr que tu peux essayer ! Allez, vas-y ! Et tu me mets tout le paquet cette fois-ci et comme il faut.

SUZY. Ah, les mecs, qu'est-ce que vous êtes pénibles ! Franchement… Et puis j'ai pas que ça à foutre. En plus il ne pourra même pas.

DILLINGER. Ne t'occupe donc pas d'elle, Gus. Vas-y !

AUGUSTIN. Il me faut juste écouter un disque avant.

DILLINGER. Un disque ? Quoi, une chanson ?

AUGUSTIN. Non… Tu sais…

DILLINGER. Ah ! Tes discours du général de Gaulle ? Et ça prendra combien de temps ?

AUGUSTIN. Pas longtemps. Juste un petit quart d'heure.

DILLINGER. Ah non, Gus !... C'est trop long. Tu n'as pas besoin de quinze minutes pour faire bouillir la marmite. On ne va pas en guerre, c'est juste pour une fille.

SUZY (*attrapant son sac et se dirigeant vers la sortie.)* Les gars, vous savez, vous allez rester là bien entre vous et régler ça à tête reposée ; moi pendant ce temps je me tire. Suzy elle prend ses miches et elle se tire. Vous vous démerdez. Non, mais !

DILLINGER *(le doigt menaçant.)* Toi, tu ne bouges pas de là. C'est moi qui décide.

SUZY (*faisant volte-face).* Tu décides rien du tout, pauvre connard ! Pauvre cloche ! Tu t'es regardé ?

DILLINGER. Mon bébé, qu'est-ce qui t'arrive ?

SUZY(*patiemment, enjôleuse.*) Mais Dillinger, mon chéri, tu sais bien qu'on doit voir le grand Jo et que lui il n'attendra pas. Tu le sais très bien, Dillinger. Faut qu'on y aille… (*Le tirant par le bras.*) Allez, viens.

DILLINGER. C'est vrai, Gus. Faut qu'on y aille. (*S'éloignant.)* De toute façon on est là. Si tu as besoin tu appelles. D'accord, Gus ? On fait comme ça ? Allez, on se voit dans deux jours comme prévu. Et n'oublie pas que tu m'as promis un nouveau chapeau. Pour le reste ne t'inquiète pas. Allez, tchao !

Le couple sort, enlacé.

Scène 2

Resté seul, l'air abattu, Augustin attrape une bouteille de vin rouge, puis se sert un grand verre qu'il vide d'un trait. Il remplit à nouveau son verre, se met péniblement debout, fouine dans le lot de disques vinyle et pose un 33 tours sur l'électrophone. Il reprend ensuite place sur sa chaise. Peu après la voix d'un speaker s'élève, puis celle du Général de Gaulle (un court extrait de « l'appel du 18 juin *: « Moi, général de Gaulle, j'entreprends ici en Angleterre cette tache nationale. J'invite tous les militaires français des armées de terre, de mer et de l'air. J'invite les ingénieurs…* »), suivie aussitôt de la chanson « Lili Marleene » par Marlène Dietrich. Les traits d'Augustin se détendent. Il écoute les différentes interventions et discours qui s'enchaînent, sur fond de « Lili Marleene ».

UNE VOIX. Radio Cameroun, le 7 octobre 1940. Allocution prononcée au micro par Monsieur Lorenzi, président de l'Association des anciens combattants du Cameroun.

« Mes chers camarades, c'est un des vôtres qui vous parle ce soir à la radio, un de ceux qui ont fait « l'autre guerre » et qui veut vous dire les raisons pour lesquels il s'est rallié aux Français, à la cause que défend si noblement et si ardemment le général de Gaulle, le chef des Français encore libres, car les autres, hélas, ne le sont plus. Nous sommes en 1940 et la France ne veut pas mourir. La France ne veut pas être vaincue. Elle ne le sera pas. Le général de Gaulle est là. Français, son nom est un symbole. Il a déjà rallié à la cause de la France de nombreux camarades du Tchad, du Gabon et du Cameroun. Les autres suivront. Ils ne peuvent que suivre, car l'honneur du pays l'exige. Ralliez-vous à la seule cause qui puisse encore

sauver notre grande patrie. Joignez-vous à nous, peuples d'Afrique, anciens combattants de l'Yser, de la Marne, de Verdun, derrière le général de Gaulle, le prophète. Un prophète, oui, car seul il a vu clair. Vive l'Empire ! Vive la France libre ! Vive le général de Gaulle !»

Musique – Hymne nationale française « La Marseillaise » (instrumental).

Augustin s'extrait aussitôt de son siège et se met debout, puis fouille le mur et trouve le drapeau tricolore. Il se fige au garde-à-vous et salue, les doigts sur la tempe, l'autre bras plaqué le long du corps, tandis que résonne *la Marseillaise.* Il est raide, les appuis peu assurés, le corps de travers, le buste en arrière, l'expression grave. Puis il se rassoit à la fin de l'hymne et se remet à écouter les voix.

UNE VOIX. Le 8 octobre 1940, à midi trente, le général de Gaulle à la tête de troupes françaises libres et à bord d'un navire français libre, a débarqué à Douala devant une foule dense, pressée, une foule d'Européens et d'indigènes accourus pour voir enfin et acclamer le chef de la France libre. Dressé de toute sa haute taille à la coupée, le général de gaulle salue la terre française libre. D'une enjambée, il est auprès du colonel Leclerc et, se découvrant en un geste émouvant, il lui donne l'accolade. Puis le général de Gaulle vient se placer devant le drapeau qu'il salue longuement, tandis que retentissent les accents de la « Marseillaise ».

AUGUSTIN (*hochant la tête et marmonnant*.) Oui… oui… Et mon père était là ce jour-là, en tenue… dans sa tenue militaire de la première guerre mondiale, et il l'a vu… il a vu le général de Gaulle… Mon père Atangana… Fils de Fouda Antangana… Et moi-même… Fils aîné de mon père et petit-fils de Fouda Atangana… Il a entendu le Général avec ses oreilles… comme je m'entends… Mon père m'a dit qu'il était juste là, à même pas deux mètres, qu'il aurait pu toucher le général de Gaulle s'il avait voulu *(Il embouche la bouteille de vin, puis la repose sur la table.)* Et mon père m'a montré ses médailles et ses blessures de guerre et il m'a dit : « Va, mon fils, va ; tu seras chez toi là-bas, parmi les tiens ». Il m'a dit ça… chez moi… le Général… Tu seras chez toi là-bas, le Général a dit… Pour défendre la civilisation contre la barbarie… la civilisation contre la barbarie…

UNE VOIX. Le Cameroun deviendra le noyau de la Résistance Afrique française libre et le départ de la 2e Division française libre qui traversera le Sahara, reliant le Tchad, Mourzouck, Kouffra, le Fezzan, Tripolitaine, Tunis, constituée de Noirs africains et de Maghrébins - les Indigènes – sous les ordres du colonel Leclerc. La 2e Division blindée « Leclerc » débarquera en Normandie le 2 août 1944 à 17 heures et libérera enfin Paris le 25 août 1944, sans ses « coloniaux » mis au repos pour la circonstance. A midi le drapeau tricolore français flotte sur la tour Eiffel.

Musique – Lili Marleene (par Marlène Dietrich).

Augustin se lève, fouine à nouveau dans le lot de disques vinyl, en choisit un qu'il pose sur le vieil électrophone. Il se rassoit, satisfait. Et de l'appareil s'élève bientôt le discours radiodiffusé du 8 mai 1945 de Charles de Gaulle:

LA VOIX DE CHARLES DE GAULLE. La guerre est gagnée. Voici la victoire. C'est la victoire des Nations Unies et c'est la victoire de la France. L'ennemi allemand vient de capituler devant les armées alliées de l'Ouest et de l'Est. Le commandement français était présent et partie à l'acte de capitulation. Dans l'état de désorganisation où se trouvent les pouvoirs publics et le commandement militaire allemand, il est possible que certains groupes ennemis veuillent, çà et là, prolonger pour leur propre compte, une résistance sans issue. Mais l'Allemagne est abattue et elle a signé son désastre. Tandis que les rayons de la gloire vont, une fois de plus, resplendir au drapeau, la patrie porte sa pensée et son amour, d'abord, vers ceux qui sont morts pour elle, ensuite, vers ceux qui ont, pour son service, tant combattu et tant souffert.

Augustin interrompt soudain le discours de de Gaulle. Il se lève et attrape un manche à balai. Il retire ensuite le disque et en met un autre. L'air de la Marseillaise éclate aussitôt. Augustin lève le manche à balai et le claque contre sa poitrine, le corps raide, le tranchant de la main sur le manche ; il plante le balai au sol le long de la jambe, puis le reprend, puis le replante, alternant « garde-à-vous » et « repos ». Il entame ensuite une marche militaire dans la chambre, allant et venant, au rythme de la musique, le corps cassé, la jambe volontaire, désarticulée, le menton levé, ne s'arrêtant que pour faire repartir l'Hymne nationale sur l'électrophone. Il le retire et tâtonne un instant avant de retrouver l'endroit exact où s'était arrêté le discours du général de Gaulle.

LA VOIX DE CHARLES DE GAULLE. Pas un effort de ces soldats, de ces marins, de ces aviateurs, pas un acte de courage ou d'abnégation de ses fils et de ses filles, pas une souffrance de ces hommes et de ces femmes prisonniers, pas un deuil, pas un sacrifice, pas une larme n'auront donc été perdus. Dans la joie et dans la fierté nationale, le peuple français adresse son fraternel salut à ses vaillants alliés qui, comme lui, pour la même cause que lui, ont durement, longuement prodigué leurs peines.

Augustin se lève, embouche la bouteille de vin, la repose, puis s'éloigne de la table, une main frottant la braguette de son pantalon ; il soulève la tenture et disparaît derrière, tandis que le discours du général de Gaulle se poursuit.

LA VOIX DE CHARLES DE GAULLE. A leurs héroïques armées et aux chefs qui les commandent, à tous ces hommes et à toutes ces femmes qui, dans le monde, ont lutté, pâti, travaillé pour que l'emportent, à la fin des fins, la justice et la liberté, Honneur ! Honneur pour toujours à nos armées et à leurs chefs, Honneur à notre peuple que des épreuves terribles n'ont pu réduire ni fléchir, Honneur aux Nations Unies qui ont mêlé leur sang à notre sang, leurs peines à nos peines, leur espérance à notre espérance et qui, aujourd'hui, triomphent avec nous. Ah, vive la France !

Jaillissant de la tenture, un râle d'Augustin vient ponctuer l'allocution du général de Gaulle.

Lilli Marleene s'élève à nouveau, chanté par Marlène Dietrich.

Le noir.

Mon Général

ACTE 2

D'abord à travers les rues de Paris, la nuit ; puis dans une pièce faisant office de vestiaire.

Scène 1

Une chanson – "Sag mir, wo die blumen sind" (par Marlene Dietrich) – accompagne entièrement le récit, cependant que dansent sur scène, enlacés, un « tirailleur sénégalais » et une femme blonde.

VOIX OFF. Comme presque toutes les nuits, Augustin frissonna sous les mêmes regards froids, et cette puanteur climatisée, ce miroir terne, criblé de taches, et le ruban glissant du trottoir, que dévident des pas ronds… pantelant d'impuissance, de dépit. Et pendant qu'il marchait ainsi, il ne cessait de se dire que vivement qu'on soit à demain, vivement, vivement qu'on y soit. Il marmonnait dans la nuit, ruminant ses frustrations ; il marmonnait, une voiture le giflait ; et l'éclatement du moteur et l'étonnement des phares et les flaques, tout lui pétait dans la gueule ; une boite de conserve, un coup de pied, un juron, puis son corps retombait, fauché ; une ombre ; des lumières ; une image... « Welcome to Paris », proclamait-elle, clignotant tout là-haut, au-dessus des immeubles. Après tout, qu'est-ce qui l'empêchait de rentrer chez lui, bien au chaud, et boire, boire, dormir... envoyer tout balader, tous, tous, autant qu'ils sont. Il rêvait. Il rêvait ainsi depuis huit ans à un monde sans malédiction, un monde sans servitude, sans mensonges… un autre monde ; il savait qu'il rêvait et qu'il ne ferait jamais une chose pareille – rebrousser chemin -, car se dressait toujours cette lueur, cet amour de la « mère-patrie » comme aimait à dire son père, cet amour de l'honneur comme aimait à dire le Général lui-même, cet amour de la grandeur, cet amour de l'Empire, cet amour de la dignité, cet amour de la fraternité et de la résistance et de tous ces morts pour la France, pour la France libre, pour la liberté… cet aiguillon qui le poussait à avancer, à ne pas laisser tomber… son père… son père qu'il vénérait, son père qui passait des heures et des heures à lui parler de la France et de tous ces maréchaux illustres, de la Marne, de la Somme, de la Normandie, des Flandres, de Maginot, de Foch, de Leclerc, et Joffre, et Gallieni, et Verdun, et Brazzaville, et Mourzouck, Kouffra, Tripolitaine, Tunis, Paris, La tour Eiffel… et tous les autres ; son père qui ne cessait de raconter, les larmes aux yeux, l'écume aux lèvres, médailles en bandoulière, la mâchoire comme un cric, raide, raide comme seul savait l'être un caporal, fier, digne, dur, noir, son père ; son père qui sanglotait de joie et lui qui mêlait ses larmes au ciel, son sel à son sel, son sang à son sang, sang millénaire des ancêtres, sang protecteur des esprits, sang inépuisable de l'Afrique, « Pays des matins renaissants »… grenier et utérus du monde… l'Afrique… le Général… oui, le Général… le général de Gaulle… « Va, mon fils, va ; tu seras chez toi là-bas, parmi les tiens ». Chez toi… Et c'est ainsi qu'il était parti. Et c'est ainsi qu'il arriva chez lui, à son lieu de travail.

Il poussa la porte du vestiaire.

Scène 2

Dans le vestiaire.

Après s'être changé, Augustin sort une bouteille de vin rouge de sa sacoche ; il s'assoit et se met à boire en silence. Entre bientôt un de ses collègues, Saïd, un Arabe sensiblement du même âge que lui, mais vif et toujours gai.

SAID. Ça va, Augustin ?

AUGUSTIN. Ça va.

SAID. Il faut que ça aille, mon frère. *(Se frottant les mains.)* Il ne fait pas très chaud.

AUGUSTIN. Non.

SAID. T'en fais pas, demain il fera chaud. C'est le grand jour pour la paye.

AUGUSTIN. J'avais presqu'oublié.

SAID *(riant)*. Moi je ne risque pas d'oublier. On bosse, on touche. On bosse, on touche… Et demain on touche, pour toutes les nuits qu'on a bossées. C'est pas compliqué et c'est depuis longtemps signé. Et tout ça pour une demi-baguette. Tu te rends compte ? Pour une demi-baguette ! Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour une putain de demi-baguette ?! *(Hilare.)* Toute sa vie derrière une demi-baguette ; tu sors du ventre à cause d'une demi-baguette et tu rentres sous terre à cause d'une demi-baguette ; et tout le temps derrière la demi-baguette, jamais devant. Putain !

Saïd se dirige vers son armoire et se change en sifflotant. Il sort bientôt une bouteille thermos, sa gamelle et un journal hippique. Il se frotte les mains et va vers le fond de la pièce, où se trouve la cheminée. Augustin l'observe avec une expression de rancœur désabusée.

SAID. On a encore une petite heure devant nous… J'espère qu'il reste assez de bois pour faire un bon petit feu. *(Riant.)* Et dire qu'il y a de petits veinards qui l'ont bien au chaud ! *(Il s'active autour du feu de bois et, avec satisfaction, voit bientôt monter les flammes ; revenant vers Augustin, il se fige et le regarde emboucher sa bouteille de vin d'une main tremblante.)* Tu ne veux pas plutôt un petit thé ? Il est bon, tu sais… C'est ma femme qui le prépare, et elle s'y connait.

AUGUSTIN. Non, non, merci.

SAID. Comme tu veux. Au moins avec le thé on ne se met pas en deuil comme si on avait perdu quelqu'un.

AUGUSTIN. Comment ? Non… Enfin, oui. C'est ma voisine qui est en deuil ; une femme gentille, et ça me fait de la peine pour elle.

SAID (*hochant la tête*). La vie c'est bien de la merde.

AUGUSTIN. C'était un persan chinchilla. Il s'appelait Linus.

SAID. On y passera tous, mon frère, c'est Allah qui décide. Aujourd'hui c'est lui, demain peut-être c'est moi, et tout cela pour une demi-baguette.

AUGUSTIN. C'était un chat.

SAID. Un chat… comment ça ? Qui ?

AUGUSTIN. Linus. C'était le chat de ma voisine. Il est mort. C'est… c'est moi qui l'ai tué.

SAID. Et pourquoi tu l'as tué ?

AUGUSTIN. Je l'ai balancé dans la rue, de chez moi, du septième étage.

SAID. Et il s'est écrasé en bouillie sur le trottoir ! Putain !... Pourtant les chats ça ne meurt pas comme ça.

AUGUSTIN. C'est une voiture qui l'a tué. Les roues d'une voiture.

SAID. Paris c'est de la merde avec les roues des voitures. Je comprends que ça te fasse de la peine pour ta voisine… même si ce n'est qu'un chat. Et ta voisine c'est une Blanche ?

AUGUSTIN. Oui. Une fois…

Un silence.

SAID. Une fois quoi ?

AUGUSTIN. Une fois nous nous sommes promenés au Jardin du Luxembourg. Il faisait beau. Elle avait mis sa robe à fleurs. Des fleurs jaunes qui faisaient comme des pamplemousses sur sa peau. Comme deux pamplemousses à travers sa robe, derrière. Et on avait envie de marcher tout le temps derrière, au milieu des pamplemousses, et de poser sa main de chaque côté, puis d'écarter. Et ça sentait bon comme le pain sous la dent. Et c'était chaud, et c'était aussi tendre, tendre et humide, et ça battait, comme deux petits cœurs sous la main… deux cœurs ensemble…

SAID. Et tu l'as tué ?

AUGUSTIN. Non. Je ne les ai pas tués.

SAID. Le chat… je parle du chat… son chat. Explique-moi pourquoi tu as tué son chat ? *(Silence.)* Je croyais pourtant qu'elle était gentille, ta voisine.

AUGUSTIN. Elle était gentille… Elle était gentille avant. C'est seulement après que c'est venu.

SAID *(soupirant*). C'est toujours après que ça vient. Ecoute, mon frère… Augustin, écoute-moi. Tu veux que je te dise ? Tu te fais du mal pour rien. Oublie tout ça ... Et les petits cœurs et les petites fleurs… ça sert à rien, c'est juste là pour te niquer. Je te l'ai déjà dit, tu vas chez toi au pays et tu te maries avec toutes les femmes que tu veux. Et là-bas elles sont encore plus belles que tous les pamplemousses d'ici, tu le sais. Et puis elles te feront tous les enfants que tu veux, et avec elles tu pourras te promener dans tous les jardins du Luxembourg que tu veux. Regarde-moi. J'ai une femme et huit gosses, et il faut s'en occuper et bosser ; il faut les nourrir, il faut les habiller pour qu'ils n'attrapent pas froid, et il faut les éduquer pour qu'ils ne se fassent pas niquer. Avec ça comment tu peux trouver le temps de tuer des chats et de te saouler la gueule.

Un silence.

AUGUSTIN (*l'air assombri*). Je ne me soûle pas la gueule.

SAID. Tu ne te soûles pas la gueule ? *(désignant la bouteille.)* Et ça, c'est quoi ? Moi d'ici je peux déjà te dire que c'est pas du lait de chamelle. Et tous les soirs que je te connais, et depuis le temps, je te vois boire de l'alcool et te bourrer la gueule.

AUGUSTIN. Saïd, je ne suis pas musulman. Je suis juste un peu fatigué. Et puis c'est aussi pour me réchauffer et pour ne pas dormir au boulot la nuit.

SAID. Ah oui ?! Et même en été, et même quand t'es de repos ? Comme si je ne te connaissais pas ! Tu veux que je te prête mes yeux et mon nez ? Mon frère, laisse tomber les petits cœurs et les petites fleurs, c'est juste là pour te niquer, je te dis. Ecoute, les femmes blanches ça ne t'apporte que de la merde. Dis-toi que c'est pas bon pour nous. Si tu n'as pas compris ça… Tout ce qu'elles veulent c'est ton corps, et rien d'autre, tout comme les patrons ; mais au moins les patrons eux ils te disent la couleur et ils te payent, c'est réglo. Tandis que elles… elles te pompent tout ton corps sans rien te donner en échange, après elles te prennent tes gosses et elles te jettent quand tu ne peux plus.

AUGUSTIN (*après un long regard silencieux sur Saïd*). Ça n'a rien à voir. Tu généralises.

SAID. Moi je généralise ? Alors toi qui ne généralises pas, dis-moi, tu rencontres beaucoup de Blancs et de Noirs qui vivent encore ensemble quand ils sont vieux, ou même des Arabes ? Tu peux chercher et je te donne tout ce que tu veux que tu ne trouveras pas beaucoup, si tu trouves…si tu trouves. Ça devrait te faire penser là-dedans. Tout ce qui les intéresse c'est ton corps, tout jeune et tout fort ; pour le reste tu peux crever. Excuse-moi, mon frère… Moi je te dis ça, et toi tu fais comme tu veux.

Saïd manipule sa bouteille thermos, se sert du thé et prend place sur un banc le long du mur ; il déplie ensuite son journal et s'y plonge, tout en jetant de temps à autre un œil sur les flammes dans la cheminée et un autre sur son collègue qui semble perdu dans ses pensées.

AUGUSTIN *(reposant sa bouteille).* Saïd, tu ne comprends pas.

SAID *(levant la tête).* Je ne comprends pas quoi ?

Un silence.

AUGUSTIN. Ça n’a rien à voir avec les femmes blanches, ni avec ma voisine.

SAID. Alors explique-moi. C’est à cause de quoi ?

Un silence.

AUGUSTIN. Ça me fatigue d’en parler. Et puis ce n’est pas sûr que tu comprennes.

SAID (*repliant son journal*). Ce n’est pas sûr que je comprenne ?! Augustin, si tu ne veux pas que je comprenne, moi je respecte et je ferme ma gueule. Mais si tu veux que je comprenne, alors Saïd il va te montrer qu’il comprend plus vite et plus loin que tu croies. Tu veux que je comprenne ou pas ? Dis-moi.

AUGUSTIN *(après un long coup d’œil).* Fais comme tu veux.

SAID. Bon, tu dis que ce n’est pas à cause des femmes blanches. Peut-être… mais, crois-moi, c’est la même chose tout pareil. Et maintenant demande-moi que c’est à cause de qui ? Augustin, vas-y, demande-moi. Dis : c’est à cause de qui ? Et moi je te réponds.

AUGUSTIN (*avec réticence*). C’est à cause de qui ?

SAID *(se tournant et désignant le haut du mur).* Tu vois ce mur ? C’est à cause de lui. C’est à cause de l’autre-là, le grand avec son grand nez et son affiche que tu avais collée sur le mur pendant des mois et que le patron il a a dit d’enlever et que ça t’a mis en colère comme je ne t’ai jamais vu. C’était l’affiche du général de gaulle. Le général de Gaulle, c’est lui… c’est lui qui te nique la tête comme ça. C’est vrai ou ce n’est pas vrai ? Alors, tu vois…

Suit un long silence – au cours duquel les deux hommes se regardent.

AUGUSTIN. Je me souviens surtout que c’est toi qui as enlevé l’affiche.

SAID. Hé ! Qu’est-ce que tu voulais que je fasse ? Que je dise au patron assis chez lui, non, va te faire voir, moi petit Saïd je ne vais pas l’enlever l’affiche, et puis que le patron il me vire ? C’est ce que tu voulais ?

Augustin détourne la tête.

AUGUSTIN *(après un moment de silence).* N’empêche que c’est quand même toi qui as enlevé l’affiche. Les autres ne l’ont pas fait.

SAID *(agitant les bras*). Oh, Augustin ! Les autres ils étaient là-bas à côté tout loin ; moi j’étais là en dessous de l’affiche tout près, avec les pieds de de Gaulle sur ma tête, et le patron qui me regardait avec ses yeux de patron. Tu voulais que je fasse quoi ?

AUGUSTIN. Mais le patron n’a pas dit : « toi, Saïd, enlève l’affiche ». Il a juste dit d’enlever l’affiche. Il s’adressait à tout le monde, pas à toi spécialement. Ce n’est pas la même chose.

SAID *(soupirant).* Alors tu voulais que je reste là sans bouger jusqu'à la fin du monde, avec de Gaulle qui me marche sur la tête et le patron qui me regarde ? C'est ça que tu voulais ? Rester là toute ma vie avec de Gaulle qui me chatouille la tête, c'est ça ?

AUGUSTIN. Tu aurais pu tranquillement t'éloigner, et les autres allaient le faire.

SAID. Les autres allaient le faire ?! Ils sont loin là-bas et ils vont le faire. Les autres ne sont pas à ma place, et ils vont le faire à ma place tout en bas sous les pieds de de Gaulle, avec le patron tout à côté qui me regarde. C'est ça ? Et puis ça change quoi, que ce soit moi ou les autres, puisque de toute façon l'affiche allait partir ?

AUGUSTIN. Said, ça change que je te connais depuis plus longtemps que les autres, depuis plus de cinq ans. Donc ce n'est pas pareil. J'aurais préféré que ce soit les autres qui le fassent.

SAID. Qu'ils le fassent à ma place ?

AUGUSTIN. Oui, j'aurais préféré.

SAID. Ils n'étaient pas à ma place, et ils vont le faire à ma place. Tu crois ça, toi ? Tu crois que ça marche comme ça ? Et que le patron il marche comme ça, s'il me voit partir et laisser l'affiche ? Alors je peux déjà te dire que tu peux attendre longtemps, si c'est comme ça. *(Un temps.)* Ah, je comprends mieux maintenant. Je comprends pourquoi tu me fais la gueule depuis ce temps.

AUGUSTIN. Je ne t'ai jamais fait la gueule. Mais je sais que tu n'aimes pas le général de Gaulle.

Saïd se lève brusquement et se met à marcher à travers la pièce.

SAID. Je n'aime pas de Gaulle ? Moi je n'aime pas de Gaulle, tu dis ? Oui, je n'aime pas de Gaulle, et alors ! Pourquoi veux-tu que j'aime de Gaulle ? Qu'est-ce qu'il a fait pour moi, de Gaulle, pour que je l'aime ? J'aime mes frères, et tu es mon frère ; mais de Gaulle ce n'est pas mon frère ni mon père, alors pourquoi je vais l'aimer, dis-moi ? Pour me faire niquer, c'est ça ? Toi tu aimes de Gaulle et moi je ne l'aime pas, où est le problème ? Chacun il fait comme il veut. Est-ce que moi je t'embête parce que tu aimes de Gaulle ?

AUGUSTIN. Oui, tu m'as embêté. Ça m'a embêté que ce soit toi qui retires l'affiche.

SAID. Oh, Augustin, mon frère… L'affiche… toujours l'affiche, encore l'affiche… Quelle affiche ? Laisse tomber l'affiche, c'est rien, c'est pas toi. Toi c'est toi, c'est pas l'affiche. Toi tu es mon frère. Et puis des affiches il y en a partout, même aux chiottes, même au paradis, même en enfer. Je peux te trouver dix mille affiches que tu veux, que tu ne sauras même pas quoi faire. Alors pourquoi on va se prendre la tête pour une affiche ?

AUGUSTIN. Tu sais très bien que ce n'était pas une affiche. Que ce n'était pas n'importe quelle affiche. C'était l'affiche du général de Gaulle sur le mur.

SAID *(excédé).* Justement ! C'est parce qu'elle était là sur le mur du patron. C'est son mur au patron, et c'est lui qui nous paye. Si c'est moi je te donne tous les murs que tu veux, mais

manque de chance je n'en ai pas. Cette affiche tu pouvais la mettre partout où tu veux, sauf chez le patron, il a dit, sauf chez lui. Et puis je ne te comprends pas. Pourquoi tu veux absolument mettre l'affiche de de Gaulle chez le patron qui n'en veut pas, alors que tu peux la mettre partout dans le monde entier où il y a de la place ? Le patron il est chez lui, il a le droit de faire ce qu'il veut avec son mur et de virer toutes les affiches de de Gaulle qu'il veut, s'il ne veut pas le voir. Et puis ce n'est pas ma faute si le patron il dit qu'il aime l'Algérie plus que son pays.

AUGUSTIN (*avec un gros soupir*). Il ne s'agit pas de ça, tu le sais bien.

SAID. Ah, je ne sais plus rien du tout. Saïd il ne sait plus rien, et il ne fait que des conneries, comme les gamins.

Saïd se rassoit sur son banc et tente de reprendre une lecture attentive de son journal, un crayon de bois à la main. Les deux hommes demeurent silencieux, se jetant de temps à autre des regards en coin, s'observant. Saïd a l'air attristé, désolé de la tournure des choses ; il esquisse une approche, y renonce et se replonge dans son journal. Augustin semble ruminer dans son coin, sa bouteille à portée de main.

SAID *(brandissant son journal avec un entrain forcé*). Ah, si seulement je pouvais toucher Capri à vingt contre un !... Il passe encore demain à Vincennes, et ça fait un petit moment que je l'ai à l'œil. Un cheval qui tarde, et s'il gagne... tiens, sur la tête de ma mère, je ne joue plus aux courses.

Augustin pose un regard sur lui, en silence, puis détourne la tête. Il finit par rompre le silence.

AUGUSTIN. Ton journal, il est écrit en arabe ?

SAID *(surpris).* Non. Pourquoi ?

AUGUSTIN. Je croyais que tu ne savais pas lire le français.

SAID. C'est pas le français, c'est le journal « Paris-Turf », tu vois bien… Tout le monde peut lire les courses et les chevaux, c'est arrangé comme ça, et puis c'est facile.

AUGUSTIN. C'est facile… et pourtant tu perds souvent.

SAID. Ah, ça !... Aux courses tout le monde il perd, pas moyen de faire autrement. Il n'y a que les chevaux qui gagnent toujours leur gamelle. De toute façon on perd toujours. C'est comme dans la vie, plus tu avances, plus tu perds. Plus tu perds, plus tu avances. Et quand tu le sais, tu ne peux pas être niqué, et tu gagnes, si Allah décide.

Augustin pousse un soupir, visiblement agacé. Saïd l'observe avec une certaine fébrilité ; il dépose son journal, se lève, puis se dirige vers Augustin avec un verre et la bouteille thermos.

SAID. Augustin, prends un petit thé avec moi. Fais-moi plaisir… c'est ma femme qui l'a préparé avec son cœur. Il est très bon, tu verras. *(Un temps.)* Allez, juste un petit verre, pour me dire que tu n'es pas fâché. Je sais bien que tu ne bois pas du thé, mais c'est juste pour le geste. C'est important.

Augustin accepte finalement le verre en traînant la main. Saïd ne le quitte pas des yeux.

SAID. Vas-y, bois, même une petite gorgée. Il est tout ce qu'il y a de propre. Le thé c'est la paix. *(Augustin avale une gorgée.)* Voilà, la paix elle est toujours là avec Saïd. Tu es mon frère. Pour toujours.

Après avoir donné une rapide accolade à Augustin, Saïd remporte sa bouteille thermos, la dépose et s'en va activer le feu dans la cheminée.

AUGUSTIN. Saïd, je peux te poser une question ?

SAID. Oui, vas-y. Tout ce que tu veux.

AUGUSTIN. Pourquoi tu n'aimes pas le général de Gaulle ?

SAID. Mais je te l'ai déjà dit ! C'est parce qu'il n'est pas mon frère. C'est rien d'autre. Il serait mon frère, mon père ou mon cousin, je l'adore tout de suite. Il n'est même pas ma sœur ni ma cousine, alors comment veux-tu … ? Faut pas chercher plus loin, c'est tout, et rien d'autre.

Un silence hésitant.

AUGUSTIN. C'est parce que tu crois qu'il a fait quelque chose de mal à toi et à ta famille. C'est pour ça. Mais peut-être que si tu le connaissais mieux, si tu connaissais toute son histoire, tu verrais les choses autrement.

SAID. Ah, oui ! Tu crois ça ? Que Saïd il verrait les choses autrement ? Parce que mes yeux ne sont pas mes yeux et que l'Algérie n'est pas l'Algérie ?

AUGUSTIN. Si tu avais accepté que je te prête mes livres et mes disques, tu aurais vu tout ce qu'il a fait de bien pour l'Afrique et la France contre les nazis. C'est bien de connaitre l'Histoire.

SAID *(vivement)*. Quelle histoire ?! Je ne connais pas l'histoire ? De toute façon je ne la connais pas l'histoire, c'est leur histoire, et je n'ai pas besoin de musique et de bouquins pour connaitre l'histoire. Je connais mon histoire, ça me suffit. Alors ne me parle pas d'histoire, je ne connais pas. Je ne connais pas tout ce que les Français ils ont fait en Algérie, ces bâtards ! Que des massacres… Et des massacres… Juste après Hitler… à Sétif, Melouza, Oran, partout… Rien que des massacres, des tortures, des barbares, et tout le monde poursuivi, zigouillé, et Messali Hadj et le FLN et les vieillards… même les bonnes femmes et les enfants … Tout le monde y passe, et tout le monde il vient prendre son manger, que des colons, que des Français, pour nous piller, nous plier la raie et nous niquer la terre, comme des cochons. Et des siècles, et des siècles, tout le temps, des années, enculés, exploités, c'est pour eux, tout pour eux… tranquilles… tranquilles… Chez nous… partout… Et je ne connais pas l'histoire ! Je ne veux pas connaitre l'histoire. Saïd ne connait pas l'histoire. Je la nique, l'histoire.

Soudain Augustin se lève, en soufflant, et fait lourdement quelques pas en direction de son collègue, puis se tient devant lui, tout droit, raide, le menton levé, les bras plaqués le long du corps. Saïd se fige de surprise.

AUGUSTIN *(aboyant)*. Repos, Saïd ! Repos !... Tu confonds. Tu mélanges tout. *(Se penchant.)* Tu as peut-être raison, mais ce que tu dis-là n'a rien à voir avec le général de Gaulle, rien à voir. Tu oublies que c'est le général lui-même qui a tout fait pour donner l'indépendance à l'Algérie. Que c'est lui aussi qui a donné le droit de vote aux femmes algériennes. Que même des Français d'ici et les Pieds-Noirs avec L'OAS et le général Salan à la bataille de Bab El-Oued étaient contre lui à cause de ça, et qu'ils ont tenté de le tuer plusieurs fois à cause de ça. Et l'attentat du Petit-Clamart avec le lieutenant-colonel Bastien-Thiry c'était à cause de ça. Et ça c'est l'Histoire. C'est vrai ou ce n'est pas vrai ?

Et tout aussi brusquement, Augustin tourne les talons et retrouve son siège en titubant, où il s'affale, épuisé. Il attrape sa bouteille, puis constate qu'elle est vide. Il la range dans son sac et en débouche une autre, cependant que Saïd le regarde, troublé et encore saisi par cette sortie. Augustin repose la bouteille et se tourne vers Saïd.

AUGUSTIN *(calmement)*. Alors, c'est vrai ou ce n'est pas vrai, ce que je dis là ?

SAID *(pris d'un rire nerveux)*. Mais, mon frère, qu'est-ce qui te prend ? Pendant un moment tu m'as fait peur. Je te jure que j'ai eu peur, sur la tête de ma mère.

AUGUSTIN. C'est grâce au général de Gaulle que vous avez eu votre indépendance, oui ou non ?

SAID *(riant)*. Quelle indépendance ? Et quel de Gaulle ? C'est l'Algérie qui a pris son indépendance tout seul, oui, et avec son sang et avec ses dents, et qui l'a arrachée à de Gaulle. Il ne pouvait pas faire autrement que de laisser tomber, pire qu'une patate douce, obligé d'avaler. Comme du miel. C'est qui de Gaulle ? Comme les autres ! Tout pareil ! Lui aussi il a voulu nous apprendre la danse du ventre à coups de matraque. Que de la tchatche, et rien d'autre, juste pour essayer de nous niquer encore et toujours. Excuse-moi, mon frère, mais de Gaulle c'est comme les femmes blanches, tout craché pareil. Tout ce qu'il veut c'est ton corps et rien donner. Je prends et tu dégages. Il te coupe en morceaux, il te jette la tête comme les poissons, puis il prend juste le corps. Il n'y a que le corps qui l'intéresse. Mais à la fin c'est lui qui dégage. Et avec ses Français et ses colons.

AUGUSTIN. Mais alors qu'est-ce que tu fais en France ?

SAID. En France ?!... Je ne suis pas en France, mon frère. Je suis chez le patron. En Algérie, partout, ailleurs, ici. Et ici le patron il paye bien. C'est pas de Gaulle qui me paye, c'est le patron qui me paye. Moi je travaille, je prends mon argent, je nourris ma famille, je bois mon thé et je vais à la mosquée. Je ne demande rien d'autre. Et toi ?

AUGUSTIN. Moi quoi ?

SAID. Et toi ? Qu'est-ce que tu fais ici ? *(Un temps.)* Il est où de Gaulle ?

AUGUSTIN. Tu sais bien que le général de Gaulle est mort il y a deux ans.

SAID. Non, je veux dire, qu'est-ce que tu fais ici avec nous ? *(Augustin le regarde sans trop comprendre.)* Tu as un diplôme, tu m'avais dit ?

AUGUSTIN. Oui, j'ai un BEP de comptabilité.

SAID. Un BEP de comptabilité ! Tu te rends compte ?! *(Levant le bras.)* Avec un BEP de comptabilité tu serais là-haut, dans les bureaux, avec tous les Français et les patrons, rien qu'à compter l'argent de la paye, tranquille. Mais tu es ici avec nous toutes les nuits à décharger la merde. Et il est où de Gaulle ?

AUGUSTIN. Saïd, je suis fatigué. Ce doit être l'heure, il faut qu'on aille travailler.

SAID. Moi aussi je suis fatigué. Mais il est où de Gaulle ? Ils sont où les Français ? Pourtant ce n'est pas moi qui l'ai dit ; c'est toi-même qui m'a dit que ton père il était caporal dans l'armée, qu'il était copain avec de Gaulle, et qu'il a fait toutes les guerres pour sauver les Français contre les allemands, exactement comme mon père et comme toute l'Algérie avec l'armée indigène. Et maintenant ? Ils sont où les Indigènes ? Ils sont où les Français ? Et de Gaulle ? Il est où de Gaulle maintenant ?

AUGUSTIN. Il était au Cameroun, de Gaulle. Il était chez nous au Cameroun, à Douala, le 8 octobre 1940 exactement. Et c'est là qu'il a rencontré le colonel Leclerc. Mon père était là.

SAID *(s'approchant d'Augustin).* Ecoute, Augustin, on laisse tomber. Toi et moi on oublie de Gaulle un petit peu, juste nous autres, tous les deux. Faut penser que tu es Africain comme moi, autrement tu es niqué. *(Il prend Augustin par l'épaule ; celui-ci se lève pesamment.)* Regarde ! Les Juifs ils sont tous main dans la main… main dans la main et dans la poche. Et les Blancs, hein ? Les Blancs ils sont tous main dans la main… main dans la main et sur la matraque. Mais nous ? Les Noirs et les Arabes … Les Noirs et les Arabes ils n'ont pas de mains, juste le corps et la tête qui est niquée et les yeux pour pleurer. Voilà pourquoi on l'aura tout le temps dedans. Il faut que toi et moi et tous les Africains on soit toujours ensemble. Allez, viens, on va bosser, et demain matin c'est la paye, tu verras. Il fera jour pour une demi-baguette. Viens, mon frère.

Saïd remet quelques objets en place, puis les deux hommes sortent de la pièce, suivis par la chanson "Sag mir, wo die blumen sind" (par Marlene Dietrich).

Le noir.

ACTE 3

Dans la chambre de bonne d'Augustin. Il fait jour.

Scène 1

Augustin a le visage hagard, encore imbibé d'un reste d'alcool ; il est assis à sa table, une bouteille et deux verres devant lui, une cigarette à la main, une serviette autour du cou, tandis qu'un de ses amis, Mbarga, lui coupe les cheveux. Augustin se penche et pose un disque vinyl sur son vieil électrophone. La chanson « *Et pourtant* » de Charles Aznavour s'élève. Augustin se concentre sur les paroles de la chanson (Refrain : « *Et pourtant… Pourtant, je n'aime que toi* »), tout en remuant la tête au rythme de la musique. Il est peu à peu gagné par l'émotion ; au bord des larmes, il chasse du bras le coiffeur pour mieux s'accouder à la table. Un moment indécis, Mbarga finit par ranger ses instruments, puis s'empare d'un balai. Il fait signe à Augustin, comme pour lui demander la permission de faire le ménage. Celui-ci, importuné, lui répond d'un vague geste du bras. L'homme commence à balayer. Augustin le regarde un instant, puis plonge une main dans la poche de son veston, en sort une liasse de billets et en balance un à l'homme, qui s'en saisit avec des remerciements. Quelques billets sont restés par terre, sous la chaise. Augustin se redresse à la fin de la chanson.

AUGUSTIN. Comment tu as su que je touchais ma paye aujourd'hui ?

MBARGA *(s'arrêtant de balayer)*. Mais Gus, mon général, comment je pouvais savoir ? Et puis ce n'est pas la fin du mois aujourd'hui. Nous on sait qu'en France on ne touche qu'à la fin du mois. Je passais juste dans le coin, et je me suis dit....

AUGUSTIN. Ce n'est pas Belinga qui te l'a dit ?

MBARGA. Ce bandit de Dillinger ?! Je ne veux plus jamais le voir, depuis qu'il m'a joué un sale tour.

AUGUSTIN. Comment ça ? Quel tour ?

MBARGA. Dillinger a toujours été un bandit et il sera toujours un bandit, même avec ses propres frères. Je ne veux plus avoir affaire à lui.

AUGUSTIN. Qu'est-ce qu'il t'a fait ?

MBARGA. Cet escroc m'a pris mon argent pour rien.

AUGUSTIN. Pour rien…

MBARGA. Oui, avec sa pute… pas Chantal qui n'a pas de fesses, mais l'autre… la Suzy.

AUGUSTIN. Ah oui ?

MBARGA. Oui. Elle était avec Dillinger. Et ils m'ont pris mon argent.

AUGUSTIN. Et pourquoi ?

MBARGA *(l'air embarrassé)*. Gus, toi-même tu sais comment je suis avec les femmes… Je ne rate jamais mon coup. Et il y a Dillinger qui passe avec Suzy. Il me dit d'essayer. Moi je lui dis : essayer quoi ? Je ne connais pas « essayer », moi je fais simplement, c'est tout ce que je connais. Alors il me dit : d'accord. Gus, je n'avais rien sous la main, tu voulais que je fasse quoi ? J'ai donc pris la femme au lit, comme je fais d'habitude. Et pour la première fois de ma vie je me suis mis à essayer sans rien faire. Gus, c'est comme si toute la sorcellerie du pays avait décidé de signer sur moi ce jour-là.

AUGUSTIN *(attentif)*. Et alors ?

MBARGA. Mon général, tu me connais ; tu sais toi-même comment je les matraque toujours. *(Un temps.)* Mais ce jour-là, rien ! J'ai tout fait, mais rien, pas moyen.

AUGUSTIN. Comment ça, rien ?

MBARGA. Je n'ai pas pu. Tout simplement. Tu ne me croiras pas, mais ton frère n'a pas pu bander. J'ai tout fait, tout, tout… J'ai même tapé dessus. La magie ! La sorcellerie du pays ! Mais tu sais ce qui m'a vraiment fait mal ? Mon général, tu sais ce qui m'a fait le plus mal ?

AUGUSTIN. Non.

MBARGA. Je te le dis à toi. Ce bandit de Dillinger m'a quand même fait payer. Je ne mets pas la tête et il me fait quand même payer. Un frère qui te fait ça ! Et j'ai payé. Gus, qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Toi-même tu sais comment il peut être fou. J'ai beaucoup réfléchi à cette histoire. Et, Gus, tu sais quoi ? Ils doivent utiliser un parfum secret… un parfum sans odeur qui t'endort la chose. On m'a dit qu'on trouve souvent ce genre de produit chez les Maliens à Barbés. Des escrocs, je te dis !

AUGUSTIN. Ah oui…

MBARGA. Comme je te dis. C'est vraiment triste. C'est vraiment triste de constater qu'entre nous on se fait encore des coups pareils, comme si ça ne suffisait pas avec les Blancs.

Un silence.

AUGUSTIN. Mbarga, dis-moi : est-ce que tu aimes le général de Gaulle ?

MBARGA. Gus, toi aussi ! Comment peux-tu me demander ça ? Ne me dis pas que tu as oublié que c'est moi qui t'ai accompagné à son enterrement à Colombey-les-Deux-Eglises il y a deux ans. Il faisait très froid ce jour-là. Il y avait tellement de monde qu'on a presque rien vu. Et tu pleurais, Gus. Oui, comme un enfant. Tu te souviens ? Et une femme blanche t'a prêté son mouchoir, puis elle nous a offert un café chez elle. Une femme gentille. Une belle femme, avec des fesses comme chez nous. Et elle avait un petit chat qui t'aimait bien. Vous

avez joué ensemble. Et le soir elle nous a préparé un bon repas. Du bœuf bourguignon… Tu te rends compte, Gus ? Du bœuf bourguignon ! Tu te souviens ? Moi je n'ai pas oublié. On n'oublie pas de tels moments. C'était vraiment un grand homme, ce de Gaulle. Un grand homme que nous avons perdu là. Le meilleur chef d'Etat au monde. Hein, Gus ? Tu te souviens quand même de ce voyage ?

Un silence.

AUGUSTIN. Le chat est mort depuis, il a été tué par les roues d'une voiture. Mbarga, dis-moi, quand tu entends le général de Gaulle, ça te fait quelque chose ?

MBARGA. Bien sûr, Gus. Naturellement que ça me fait quelque chose.

AUGUSTIN. Où exactement ?

MBARGA. Partout, Gus. Partout.

AUGUSTIN. Jusqu'à ce que… Ecoute, fais attention, ne montre pas trop aux gens que tu aimes le général de Gaulle. C'est peut-être pour ça.

MBARGA. Pourquoi dis-tu ça ?

AUGUSTIN. Je pensais à ce que Suzy et Dillinger t'ont fait. Je comprends maintenant.

MBARGA. C'est des bandits, Gus. Des bandits…

AUGUSTIN *(levant brusquement la tête)*. Dillinger t'a pris combien ?

MBARGA. Le même tarif, tu sais bien.

AUGUSTIN *(avec agacement)*. Je te demande combien il t'a escroqué ?

MBARGA. Trente francs. Il m'a pris trente francs, et c'était mes derniers sous, alors que je n'ai même pas baisé sa pute de Suzy.

Sans un mot, Augustin fouille ses poches, en sort une liasse, prélève trois billets et les tend à Mbarga, qui le remercie avec empressement.

AUGUSTIN. Oublie cette histoire, et n'en reparle plus à Dillinger. Sers nous à boire.

Mbarga prend la bouteille de vin et emplit les deux verres.

MBARGA. Gus, faut vraiment se méfier de ce gars-là. Tu sais l'histoire qu'il m'a racontée ? Et en plus il rigolait, c'est pour te dire. Il parlait de son oncle Menguele, qui a fait la guerre ici contre Hitler, avec des tas de médailles. Et à la fin de la guerre, Menguele a dû traverser toute l'Afrique à pieds pour rentrer chez lui. Et quand il est arrivé au Cameroun, dans son village, après des mois, il ne parlait plus à personne. Il s'est acheté un chien qu'il a appelé « de Gaulle », puis il a passé son temps à lui taper dessus à coups de pieds, en l'insultant « saleté de de Gaulle ! ». Il paraît qu'il est mort il n'y a pas longtemps ; son chien aussi est mort, mais

il a eu le temps de faire des petits dans le village. Tu te rends compte, Gus ? Il a appelé son chien « de Gaulle », en le traitant pire qu'un chien. Ça m'a choqué, ce manque de respect. Et Dillinger nous racontait ça en riant. Ça te dit comment ce type est malade. Je ne sais pas comment tu fais pour continuer à le recevoir chez toi.

C'est alors que des coups sont frappés à la porte.

AUGUSTIN *(qui se tourne et hurle*). Qui va là ? *(A Mbarga - accompagné d'un geste du poing et du pouce.*) Va voir qui c'est, et demande ce qu'il veut.

L'homme se dirige vers la porte, qu'il ouvre.

MBARGA. C'est Abraham.

AUGUSTIN. Laisse-le entrer.

Scène 2

Le nouveau venu, Abraham – un Noir que tout le monde appelle « Lincoln » -, s'avance vers Augustin, un grand sourire aux lèvres. Il porte un costume trois pièces noir à rayures et tient une serviette en peau de serpent à la main.

LINCOLN *(la main tendue, la voix joviale).* Ah, mon général ! Ça fait plaisir de te voir. Je passais dans le quartier et je me suis dit... Alors comment vas-tu ?

AUGUSTIN *(d'une voix terne).* Ça va, mais je me sens un peu fatigué.

LINCOLN. C'est normal, avec le sale boulot que tu fais. Je te l'ai toujours dit : le Blanc ne te fera jamais de cadeaux si tu le suis ; il ne te fera pas de cadeaux non plus si tu ne le suis pas, mais au moins il te respectera.

AUGUSTIN. Lincoln, si je ne travaille pas qui c'est qui va me payer mon loyer ?

LINCOLN. Ah, voilà une bonne parole ! Mais il y a d'autres façons de gagner son argent sans se faire exploiter. Il faut lire Karl Marx, je vous ai toujours dit… Quand vous aurez lu « *Le Capital. Critique de l'économie politique »,* je dis bien *: « Critique de l'économie politique »,* c'est-à-dire que ça critique et l'économie et la politique, autrement dit tout ce qu'il y a d'important dans notre société, alors vous aurez tout compris.

MBARGA *(riant*). Ah, Lincoln ! Toi aussi !... Tu veux nous dire que c'est ce Karl Marx qui te donne de l'argent ?

LINCOLN *(à Mbarga).* Où est-ce que tu as déjà vu l'argent tomber dans la bouche tout cru ? Tout ce que je dis, c'est que c'est dans les livres que tu trouves des idées. Et c'est avec ces idées que tu trouves de l'argent. C'est tout. Il faut savoir lire.

MBARGA. Lincoln, arrête ton baratin ! Dis-nous plutôt comment tu fais pour toucher le chômage tous les mois alors que tu n'as jamais travaillé. Tes frères ont faim, ils ont aussi envie de manger comme toi, ne sois pas égoïste.

LINCOLN. Je vous l'ai dit, il suffit de lire. Après ça vous me direz si l'argent ne tombe pas.

MBARGA *(moqueur).* Au fait, tu ne parles plus de ton ami Sékou Touré ? Tu as vu ce qu'il lui est arrivé ? De Gaulle a voulu l'aider, et ce fou l'a envoyé balader. Et maintenant, Sékou, il est où ? Il mange du bois et il tue ses propres frères en Guinée. Et il attend toujours que l'argent tombe.

LINCOLN. Ce que tu ne sais pas, c'est qu'il est plus riche que tu ne crois. Et sa richesse c'est le respect et la dignité… l'honneur, comme dit le général de Gaulle. L'honneur. *(Avec une tape sur l'épaule d'Augustin.)* Hein, mon général ? N'est-ce pas que j'ai raison ?

AUGUSTIN *(levant la tête).* Abraham, assieds-toi et bois un coup. *(A Mbarga.)* Donne donc un verre à Lincoln.

Lincoln prend place sur une chaise à la table d'Augustin. Il vide son verre de vin d'un trait, le remplit à nouveau, puis sort des documents de sa serviette.

LINCOLN (*étalant une brochure sur la table*). Mon général, j'ai pensé à toi. Regarde ce que je t'ai apporté.

AUGUSTIN. C'est quoi ?

LINCOLN. Regarde simplement et lis. Il s'agit de l'Institut Charles de Gaulle, qui vient juste d'être créé. C'est pour promouvoir l'image de de Gaulle, faire connaitre son action et ses principes dans le monde entier. Tu peux aller voir, ce n'est pas loin d'ici, c'est à l'hôtel national des Invalides.

AUGUSTIN *(chaussant des lunettes).* C'est écrit « Centre de documentation et de recherches … Faire vivre la mémoire et l'héritage du Général… »

LINCOLN. C'est exactement ce que je suis en train de te dire. *(Tournant le document.)* Et regarde là. Lis ici… cette partie.

AUGUSTIN *(ânonnant.)* « Souscription nationale… Tous les soutiens qui souhaiteraient faire vivre cet héritage… donation… dons… contribution financière… » *(Il se relève.)* Ça veut dire quoi ? Qu'il faut donner de l'argent ?

LINCOLN. Oh là là ! Surtout pas comme ça. Ne va jamais donner ton argent à ces gens-là sans aucune garantie, même si c'est le général de Gaulle.

AUGUSTIN. Et c'est quoi les garanties ?

MBARGA. Gus, faut te méfier de ces Blancs. Ils trouvent toujours le moyen de t'escroquer. Si j'étais à ta place, je ne toucherais même pas à ces papiers.

LINCOLN. C'est justement pour cela que je dis au Général qu'il lui faut des garanties. Mbarga, je te pose quand même une question : est-ce que tu aimes le général de Gaulle ?

MBARGA. Bien sûr. Demande à Gus, c'est moi qui l'ai accompagné à l'enterrement du Général de Gaulle, à Colombey-les-Deux-Eglises.

LINCOLN. Bon. Je te pose maintenant une autre question : est-ce que tu aimes le général de Gaulle autant qu'Augustin ? Réponds-moi.

MBARGA. Lincoln, personne ne peut dire ici qu'il aime le général de Gaulle autant qu'Augustin.

LINCOLN. Voilà ! Ne dis donc pas que si tu étais à sa place… Tu n'es pas à sa place, et tu ne peux pas être à sa place. Et cet Institut c'est fait pour les gens qui aiment le général de Gaulle comme Augustin, qui sont à la même place que lui, pas pour des gens comme toi.

MBARGA. Tu travailles pour ces gens-là, maintenant ?

LINCOLN. Tu m'as déjà vu travailler pour quelqu'un ? Je fais ça bénévolement. En retour j'ai mes entrées à l'Institut, ce qui est inestimable. Je peux consulter tous les documents que je veux et emprunter tous les disques et tous les livres concernant le général de Gaulle. Des documents rares que personne ne possède, même pas Augustin.

AUGUSTIN. Lincoln, c'est quoi les garanties ? Tu ne m'as toujours pas dit.

LINCOLN *(rapprochant sa chaise.)* Gus, voilà, écoute bien mon conseil. Ne t'avise jamais à aller donner un centime à tous ces gens sans avoir obtenu un reçu officiel en échange. C'est ce que j'appelle les garanties ; avec ça tu es sûr de ne pas te faire avoir. Une fois que tu as signé, on te remet un reçu fiscal pour payer moins d'impôts et tu deviens membre d'honneur de l'Institut Charles de Gaulle à part entière. Je dis bien à part entière. Ensuite je te laisse imaginer tous les avantages que ça te procure.

AUGUSTIN. Mais c'est combien ? Combien il faut donner ?

LINCOLN. Arrête donc de parler d'argent, ce n'est pas le plus important. Pour l'argent chacun donne ce qu'il veut et suivant ses moyens. Pense d'abord aux garanties. *(Lui présentant un document.)* Regarde ce certificat officiel. Mais lis-le bien avant de signer.

Augustin chausse à nouveau ses lunettes, se penche sur le document, puis se redresse. Il prend ensuite le temps d'allumer une cigarette et de constater que la bouteille de vin est presque vide.

AUGUSTIN *(désignant du doigt la bouteille vide).* Mbarga, je t'ai déjà dit de ne jamais laisser traîner les cadavres, ça porte malheur. Il faudrait que tu ailles nous chercher à boire s'il n'y en a plus. *(Des coups sont frappés à la porte ; Augustin se penche en arrière et hurle.)* Qui va là ? J'ai dit : qui va là ? (*A Mbarga - accompagné d'un geste du poing et du pouce.*) Mbarga, va voir qui c'est et demande ce qu'il veut.

Mbarga fait mouvement vers la porte, mais Dillinger est déjà dans la pièce, escorté par deux jeunes femmes, dont Suzy.

Scène 3

MBARGA. Mon général, il est là.

AUGUSTIN. Qui ?

MBARGA. Dillinger.

AUGUSTIN. Laisse-le entrer.

MBARGA. Il est déjà là.

AUGUSTIN. Laisse-le quand même entrer, je te dis.

DILLINGER *(entourant les épaules d'Augustin)*. Gus, ça va comme tu veux ? *(Aux deux jeunes femmes blanches.)* Les filles, venez dire bonjour au Général. Je ne vous les présente pas, vous connaissez tous Suzy et Chantal. Gus, je t'ai apporté une bonne bouteille. *(À Suzy.)* Suzy, donne la bouteille au Général.

SUZY *(expulsant la fumée de cigarette)*. Mais, Dillinger mon chéri, Suzy elle n'a pas de bouteille ; elle est comme elle est Suzy, et en plus elle est au régime, donc ça ne risque pas. T'as compris ?

DILLINGER. Eh, Suzy ! Tu ne commences pas tes salades ! D'accord ? Chantal, donne la bouteille.

SUZY (*pouffant)*. Dillinger, Chantal non plus elle n'a pas de bouteille. T'as vraiment pas de chance, mon chéri. (*Hoquetant de rire*.) Cette pétasse l'a laissée chez le grand Jo tellement elle s'est fait aplatir le train. Oh, douce sucette ! Qu'est-ce qu'on rigole ! Hein, Chantal, qu'est-ce qu'on se marre bien ?

DILLINGER *(irrité)*. Général, tu vois toi-même ce que je dois supporter tous les jours. La vie d'un homme n'est pas facile dans ce pays. Excuse-moi pour la bouteille, ce sera pour une autre fois.

AUGUSTIN. Ce n'est pas grave, on va acheter à boire, j'ai de l'argent. Asseyez-vous. Prenez une chaise ou tout ce que vous voulez, mais asseyez-vous ; je n'aime pas voir les gens debout.

Tout le monde prend place. Lincoln reste silencieux, pensif, ses documents prêts à être rangés dans la serviette. Il attire l'attention d'Augustin.

LINCOLN. Mon Général, dis-moi, comment on fait ?

AUGUSTIN. Comment on fait quoi ?

LINCOLN. Pour notre affaire. Tu as oublié ? L'Institut Charles de Gaulle.

AUGUSTIN *(secouant la tête).* Ah non, non, non… Non, non, non…

LINCOLN. Comment ça, non, non, non… ? Mais, mon Général, tu ne veux plus être membre d'honneur de l'Institut ?

AUGUSTIN. Ah non, non, non… Ça ne m'intéresse pas. Moi j'aime ce qui est sérieux. Et là ça ne me paraît pas du tout sérieux. C'est quoi cette histoire où tout le monde peut rentrer et donner ce qu'il veut suivant ses moyens ? Donc même des pauvres types et des clochards peuvent venir. Non, non, non… Ça ne me plait pas du tout, mais alors pas du tout. *(Tapant sur la table.)* Il faut respecter le général de Gaulle et sa mémoire, autrement ce n'est pas la peine. Moi je veux un certificat où il y a une vraie somme respectable fixée pour tout le monde, et pas me retrouver assis à côté de tous les pauvres types de la terre et tous les resquilleurs. Le général de Gaulle n'était pas un resquilleur, et moi je ne suis pas un resquilleur. Je m'appelle Augustin Atangana, fils de Fouda Atangana, caporal et médaillé militaire dans l'armée française. J'aime le Général, je travaille et j'ai de l'argent. Alors je paye. C'est un honneur de payer ce qu'il faut pour le Général. Un point, un trait.

LINCOLN. Mais, Gus, on peut arranger ça, ce n'est pas compliqué. Je t'apporte un autre certificat où il y a une vraie somme respectable fixée dessus.

AUGUSTIN. Ah non, non, non… On n'en parle plus. Un point, un trait. *(Se tournant.)* Mbarga ? Il est où, Mbarga ?

DILLINGER. Il est juste derrière toi, de l'autre côté.

AUGUSTIN. Mais, Mbarga, j'ai dit que je n'aime pas voir les gens debout. *(Se retournant.)* Ah oui, Dillinger, dis-moi combien je te dois ?

DILLINGER *(embarrassé).* Gus, on est encore là. Ça peut attendre.

AUGUSTIN *(avec le tranchant de la main*). Je veux d'abord régler mes dettes. J'ai de l'argent et je paie. Dis-moi combien je te dois.

DILLINGER *(comptant silencieusement sur ses doigts).* Gus, on va dire soixante francs.

AUGUSTIN. D'accord. J'aime que les choses soient claires et nettes. *(Tout en fouillant ses poches, il remarque les billets tombés plus tôt sous sa chaise.)* Ramasse déjà ce qu'il y a par terre. C'est combien ?

DILLINGER *(se relevant.)* Il y a vingt francs, Gus.

AUGUSTIN. Bon, voici quarante francs en plus. Je te dois encore quelque chose ?

DILLINGER. Non, Gus, tu ne me dois plus rien. Et si tu veux on laisse tomber le chapeau que tu m'avais promis.

AUGUSTIN. Ah non, non, non… Pas question ! J'ai promis, alors tu auras ton chapeau. Mais on verra ça tout à l'heure. De toute façon il faut qu'on mange et qu'on boive. C'est moi qui paie. *(Balayant du regard le petit groupe.)* Oui… Est-ce qu'il y a encore quelqu'un ici à qui je dois un centime ? Non ? Bon, alors les comptes sont nets et la table est propre, on peut commencer. Qui c'est qui veut aller nous chercher à boire ?

Dillinger se lève, imité par les deux filles.

DILLINGER. Je veux bien y aller. *(Désignant les filles.)* Gus, si tu veux que les filles restent là, ne te gêne pas ; avec elles tu fais comme chez toi.

AUGUSTIN. Ah non, non, non… Je préfère qu'elles t'accompagnent, je n'aime pas vos histoires de parfum. *(A Abraham.)* Lincoln, tu vas aussi avec eux.

LINCOLN. Mais, Gus, ils sont déjà trois. C'est largement suffisant.

AUGUSTIN. Où est-ce que tu vois trois ? Moi, je vois un homme et deux filles. Il n'y a pas que la boisson, il faudrait aussi acheter à manger. Vous prenez vingt-cinq kilos de riz, de la queue de bœuf…Vas-y, note. *(Lincoln sort un stylo et un bout de papier.)* Bon, je reprends : j'ai dit vingt-cinq kilos de riz, de la queue de bœuf, des pieds de porc, du piment rouge parce qu'il n'en reste plus, deux cubis de vin rouge, mais du treize degrés, pas du douze ou du douze cinquante…vous prenez aussi quelques bouteilles de vin rouge Mogana et aussi de la bière Valstar pour ceux qui en boivent, et du sirop pour les filles ou un jus d'orange… Mbarga, tu m'as dit tout à l'heure que tu avais un costume à prendre au pressing. Il y est toujours ?

MBARGA. Oui, mon général, il y est toujours. C'est chez le Chinois à côté. Je te remercie.

AUGUSTIN. Montre-moi d'abord ton ticket. *(Mbarga se fouille et lui présente un bout de papier chiffonné sur lequel il jette à peine un œil.)* Bon, tu le donnes à Dillinger, il va s'occuper de ça. *(A Dillinger, qui attend debout.)* Dillinger, comme ça tu en profiteras pour t'acheter un nouveau chapeau chez le Turc.

SUZY *(chuchotant à voix haute)*. Eh, Dillinger, et si tu lui disais aussi d'allonger pour des bas… oui, des bas, comme des collants de bonne femme, ça ne fera pas de mal à tes bidules.

DILLINGER *(excédé)*. Suzy !... Tu me laisses m'occuper de ça. D'accord ?

SUZY. Mais mon chéri, je fais juste que te le rappeler, des fois que tu ne serais pas au courant depuis le temps que je te le dis qu'il m'en faut. Et à Chantal aussi, je te fais remarquer.

DILLINGER. Gus, continue, je t'écoute.

AUGUSTIN *(à Abraham)*. Lincoln, tu as tout noté ? *(Celui-ci acquiesce.)* Bon, c'est à peu près tout. Ah oui, j'allais oublier… Vous prenez aussi quatre manches à balai, et je crois que ce sera tout.

MBARGA. Mon Général, il y a déjà un manche ici avec un balai.

AUGUSTIN. Ça fera cinq manches en tout. *(Se fouillant et sortant une liasse de billets, puis détachant quelques billets.)* Voici l'argent. Ça devrait suffire. *(Tendant les billets de banque à Mbarga, qui a l'air surpris.)* Mbarga, c'est à toi que je confie l'argent. Et n'oublie pas de me ramener le reste et les tickets de caisse. Allez-y maintenant, et ne vous arrêtez pas en chemin pour boire.

SUZY. Hé, Dillinger ! Chantal et moi on fait comment ? On marche derrière ou on marche devant ? Parce que je ne sais plus, moi.

Dillinger ne répond pas et sort, suivi par le reste de la troupe. Resté seul, Augustin se lève et libère une bouteille de vin rouge qui était cachée dans un coin. Il l'ouvre et se sert un bon verre, qu'il vide d'un trait ; il remplit à nouveau son verre. Avant de se rasseoir, il pose un disque sur l'électrophone. C'est un discours de Charles de Gaulle.

Scène 4

Discours du général de Gaulle pour la libération de Paris le 25 août 1944 à l'Hôtel de Ville (Extrait)

LA VOIX DE CHARLES DE GAULLE. Nous sommes ici. Nous sommes ici chez nous dans Paris levé, debout pour se libérer et qui a su le faire de ses mains. Non, nous ne dissimulerons pas cette émotion profonde et sacrée. Il y a là des minutes, nous le sentons tous, qui dépassent chacune de nos pauvres vies. Paris, Paris outragé, Paris brisé, Paris martyrisé mais Paris libéré ! Libéré par lui-même, libéré par son peuple avec le concours des armées de la France, avec l'appui et le concours de la France tout entière : c'est-à-dire de la France qui se bat. C'est-à-dire de la seule France, de la vraie France, de la France éternelle.

La Marseillaise retentit dès la fin du discours. Augustin se lève, trouve l'emplacement du drapeau sur le mur et salue, le corps droit, raide, le menton levé, les doigts braqués sur la tempe. Il se rassoit à la fin de l'hymne nationale, vide son verre, le remplit à nouveau. Des coups résonnent à la porte. Augustin a entendu. Il se retourne.

AUGUSTIN *(criant).* Qui va là ? *(Un temps.)* Qui va là ? *(Puis, indiquant la porte du poing et du pouce.)* Va voir qui sait et demande ce qu'il veut.

Réalisant qu'il est tout seul, Augustin se lève en grommelant et, avant d'aller ouvrir la porte, il prend le temps de remettre la bouteille dans sa cache. Il laisse enfin entrer le petit groupe, qui pénètre dans la chambre, à la file, portant des sacs, les traits tirés par l'effort. Les filles sont les dernières à entrer. Augustin les regarde déposer les paquets.

AUGUSTIN. Repos ! Repos, tout le monde ! *(Debout, l'air surpris, perplexes, les cinq se figent et regardent Augustin en silence.)* Ils sont où, les manches à balai ? Ah !

AUGUSTIN. Bon, Mbarga…

MBARGA. Oui, mon général.

AUGUSTIN. Tu donnes un manche à balai à chacun… aux filles aussi, un manche par personne, et toi tu prends le manche qui est à côté.

Mbarga s'exécute ; il remet un manche à balai à chacun puis, instinctivement s'aligne à côté des quatre autres, qui se regardent, ne sachant quoi faire du manche de bois. Augustin les considère tous, les uns après les autres.

AUGUSTIN *(hurlant).* Garde à vous ! *(Suzy sursaute et fait tomber son bâton, mais le ramasse aussitôt.)* Portez… Armes ! *(Personne ne bouge.)* Présentez… Armes ! *(Seul Dillinger effectue le geste réglementaire, tandis que Suzy est prise d'un petit rire nerveux ; Chantal semble occupée par la mastication de son chewing-gum. Abraham « Lincoln » a le regard circonspect, momentanément résigné ; Mbarga semble animé de la meilleure volonté ; quant à Dillinger…)* Regardez Dillinger et faites comme lui. Reposez… Armes ! Présentez… Armes ! Reposez… Armes ! *(Fixant Suzy.)* J'ai dit : reposez… Armes ! Bien, très bien. Et maintenant… Fixe ! *(Suzy se penche pour regarder Dillinger, puis imite son geste ; les autres font de même.)* Repos !... Fixe !... Repos !... Présentez… Armes ! *(En silence, les mains dans le dos, Augustin les passe lentement en revue, s'arrêtant un instant devant chacun ; il se dirige ensuite vers la table et pose un disque sur le vieil électrophone. Et dans sa version longue, instrumentale, les premiers accents de « La Marseillaise » retentissent. Augustin se fige et salue le drapeau tricolore sur le mur, les talons joints, les doigts vissés sur la tempe, le menton levé, le corps amidonné mais penchant dangereusement sur le côté ; par deux fois il jette un regard derrière lui pour s'assurer de la position des uns et des autres. Tous paraissent maintenant concentrés. Soudain Augustin laisse retomber son bras et fait un demi-tour à droite.)* En avant… Marche ! *(Dillinger lui emboite aussitôt le pas, suivi par tous les autres.)* Un deux ! Un deux ! Un deux !... *(Le petit groupe parcourt la chambre en file indienne, au pas cadencé, derrière Augustin qui marque le rythme en balançant le bras et en remuant la tête dans les épaules, le corps penché en avant et sur le côté, la jambe remuant à contretemps.)* Un deux ! Un deux ! Un deux !... A droite… droite !... Repos ! *(Il y a un peu de remous et d'embouteillage)* Fixe ! Repos ! *(Augustin se dirige vers l'électrophone, retire « La Marseillaise » et met un autre disque : « Indépendance Cha-Cha », chanté par Joseph Kabasélé dit Grand Kallé, du groupe African Jazz ; puis, dans le même mouvement, il ouvre une bouteille de vin, invitant tout le petit groupe à faire de même. Ensuite, tout en buvant au goulot, il ramasse un manche à balai abandonné et, la bouteille de vin dans une main et le manche dans l'autre, il entame une sorte de danse, imité bientôt par tous. Et quand la chanson se termine, faisant place à « Lili Marleen » chanté par Marlène Dietrich, ils s'arrêtent de danser et s'assoient, tout en continuant à boire et à fumer en silence. Puis, quand vient « La vie en rose » interprétée par Marlène Dietrich, ils se figent tous comme des statues et écoutent intensément la chanson jusqu'à la fin.)*

Le noir.

FIN